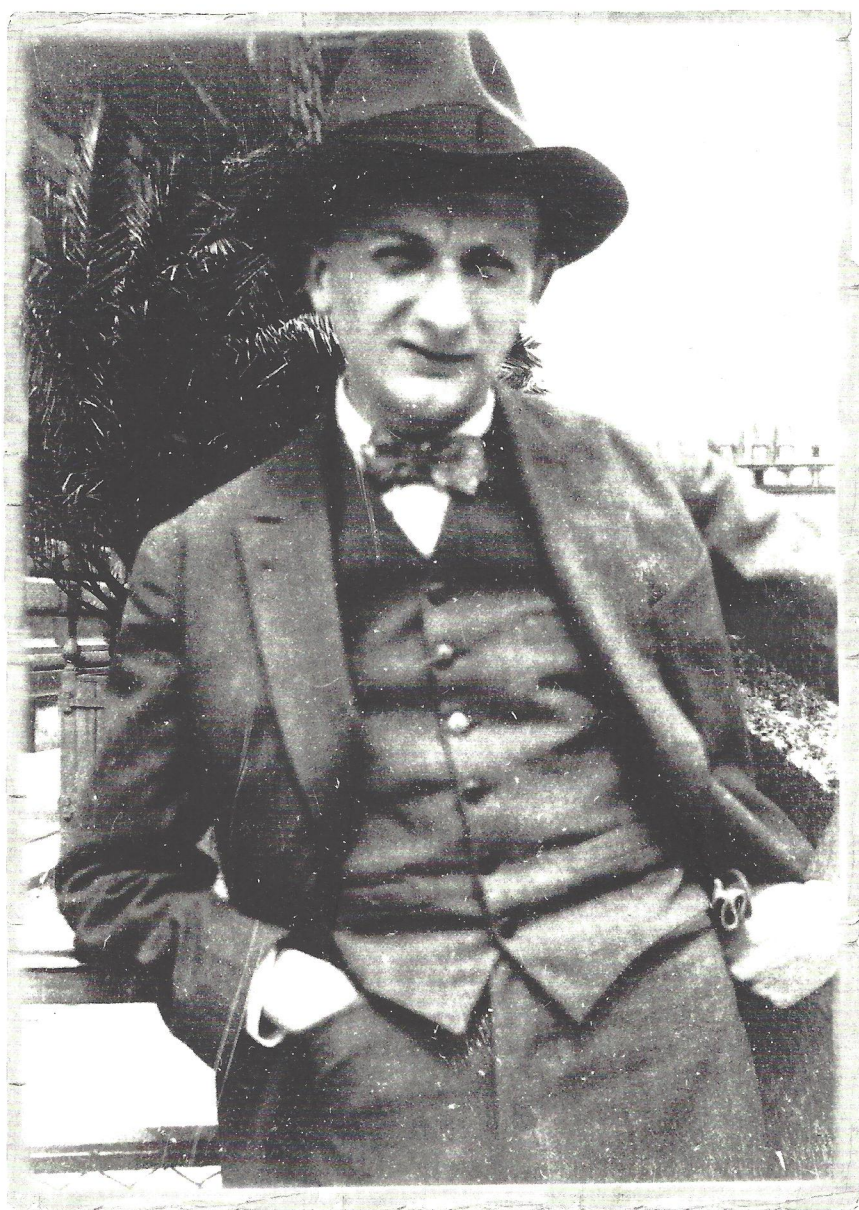


L'Herne

Joseph Roth



Job, un miracle pour aujourd'hui.

Sur *Job. Roman d'un homme simple*

Frédérique Leichter-Flack

Un miracle peut-il se produire, dans un monde sans Dieu ? Saurions-nous repérer le miracle, dans un monde où nul ne semble plus y croire ? Et que pourrait-il bien être dans un monde où la balance des mérites ne règle plus les sorts, où les justes ont perdu la sérénité qui en imposait aux impies, où l'aléa du malheur ne se laisse plus recouvrir par la toute-puissance d'une foi toujours prête à se croire mise à l'épreuve ? Dans un univers d'entre-deux étrangement familier, à mi-chemin entre modernité et tradition, où Dieu n'existe plus qu'à la manière d'un souvenir en train de s'estomper et dont on craint cependant la disparition définitive, *Job. Roman d'un homme simple* de Joseph Roth (1930) rejoue la très vieille histoire du plus célèbre malheureux de l'histoire des hommes.

Le Job de Roth s'appelle Mendel Singer : c'est un petit instituteur de village, un pauvre Juif, aux confins de la Russie et de la Pologne, au début du ^{xx}e siècle – un « homme simple », à la conscience pure, qui n'a jamais provoqué le destin par des désirs, des ambitions ou des espoirs au-delà de la permanence de son quotidien. À la différence de son prédécesseur, dont la perfection illustre avait attiré l'attention soupçonneuse du Satan, le modeste héros de Roth n'arrête pas le regard. Pourtant, le malheur va s'abattre sur lui. Dire qu'il n'a pas mérité d'être puni serait encore alimenter ce langage superstitieux que le livre biblique de Job réfutait déjà. Si Mendel Singer est frappé, c'est d'abord discrètement, par une de ces malchances de l'existence contre laquelle on ne peut rien faire d'autre que patienter, espérer, et prier, quand après trois enfants en bonne santé, un dernier fils lui naît, infirme, épileptique, mutique, handicapé mental. Dans son petit *shtetl* de Russie, l'épouse Deborah a bien été chercher auprès du rabbi la certitude que Menuchim s'en sortira, mais les années passent, l'enfant ne progresse pas, et l'on ne peut plus attendre : il faut partir, partir en Amérique avec épouse et fille rejoindre le fils cadet, Schemarjah-Sam, qui a fui l'armée du Tsar. Mendel Singer se résout à abandonner l'enfant intransportable pour sauver le reste de la famille : car entre-temps, Mirjam, la fille, s'est mise à fréquenter des cosaques, et Jonas, le fils aîné, s'est enrôlé dans leurs rangs, tournant définitivement le dos aux traditions de son peuple et à la religion de ses pères. Mais en Amérique, Mendel le déraciné ne connaîtra pas de répit : son fils Sam, mobilisé dans l'armée américaine, est tué à la guerre, son épouse en meurt de chagrin, sa fille bascule dans la folie. Sans l'aide d'un Satan qui n'avait qu'à étendre la main pour que Job perde tout en un instant, il aura fallu quelque deux cents pages – l'histoire de toute une vie – au héros de Roth pour se retrouver seul, défait, sur son tas de fumier, levant le poing vers son Dieu.

Dès les premiers mots de ses trois amis, accourus à ses cris de forcené, la réécriture de l'histoire biblique se fait explicite, puisqu'ils invoquent l'exemplarité de Job pour inciter Mendel Singer à se ressaisir. Un récit s'adosse à l'autre, le corrige, le remplace. Mendel Singer est à la fois « comme Job », lui disent ses trois amis de l'intérieur du roman pour l'encourager à se montrer fort dans l'épreuve, et il *est* à nouveau Job – mais un Job pour notre temps, un Job qui ne connaîtrait plus aucune retenue, un Job qui, au contraire, revendiquerait comme la seule dignité qui

lui reste, de maudire Dieu en face. Prenant à témoin toute l'histoire de la littérature depuis le Livre de Job, campé au fond de son grand malheur, arc-bouté sur sa décision de pécher pour punir Celui en qui il croyait, Mendel Singer, le pieux, le craignant, accuse, provoque, insulte : que pourrait-il lui arriver de pire, de toute façon ? La vie s'est jouée de lui, il n'a plus rien à en attendre. Avec ce Job qui maudit Dieu en face, on est bien loin de l'image pieuse d'endurance dans le malheur que l'imaginaire chrétien a voulu retenir de l'histoire biblique, mais peut-être au plus près des lectures juives de Job, celles du moins que la Shoah a obligé les penseurs juifs à oser, avec cet homme qui refuse de céder sur sa propre dignité (non, le malheur ne peut jamais être considéré comme mérité, non, les malheureux ne sont pas des coupables qui s'ignorent !) et sur celle de Dieu (comment se résigner à un Dieu méchant, arbitraire, injuste ou indifférent, face à la souffrance des enfants ?)

Que devient Job dans le Nouveau Monde, dans un nouveau monde où les prières ne rythment plus les heures, où les repères de la tradition se mêlent dans le grand métissage des cultures et des façons de vivre ? Sa rage le maintient vivant, obstiné, n'envisageant aucune réparation possible, fermé à tout compromis : Mendel Singer n'a plus ni fils, ni filles, ni épouse, ni maison, ni Dieu. Reste pourtant l'issue de l'histoire, incandescente. Roth raconte un miracle, et aucun des nombreux miracles que la Bible mentionne ne brille d'une telle intensité affective, car ce miracle est ici raconté de l'intérieur d'une vie humaine, et non dans le temps de l'Histoire. C'est un miracle tout simple, plausible sinon vraisemblable, qui n'a rien de surnaturel. Mendel Singer retrouve Menuchim. L'ancien enfant infirme débarque un soir de Pessah trouver son père. Guéri, il a survécu à la guerre et à la révolution en Russie, pour devenir un grand chef d'orchestre et un compositeur de génie, en tournée aux États-Unis. Et le bonheur irradie alors les vingt dernières pages du roman de Roth, tandis que tous les voisins de la rue accourent pour observer le miracle s'accomplir...

Tout se passe donc comme si le roman de Roth débarrassait l'histoire de Job de tout ce qui, pour nous modernes, fait scorie. La culpabilité et le péché sont mis définitivement hors jeu : Mendel et Déborah se sont bien demandé un temps s'ils n'étaient pas punis pour avoir abandonné leur fils infirme en Russie, mais cette explication disparaît vite comme le résidu d'une vision ancienne et périmée de l'existence, celle-là même dont le destin de Job est la réfutation. De ce péché, il n'est pas un instant question au moment des retrouvailles du père et du fils : Dieu – si c'est lui – ne pardonne pas, il n'a rien à pardonner, le malheur était gratuit et le bonheur l'est également, tout aussi arbitraire et aléatoire. Le miracle, ce sera ce qu'on choisit de faire de cet aléa heureux, une remise en perspective de son existence, dans laquelle on accepte la gratitude comme une réponse valable à l'afflux de bonheur. Quelque chose, alors, peut retrouver du sens. Quelque chose comme une réparation vient non pas compenser, ni racheter, l'excès du malheur subi, mais rendre la vie à nouveau acceptable. Le vieux Mendel Singer n'en a pas fini avec l'existence. Ses enfants sont morts, et ne lui reviendront pas, mais on peut consentir encore à l'avenir. Lui regarde, immobile, attentif, patient, les visages des « nouveaux enfants », ses petits-enfants qu'il ne connaît pas encore, et dont Menuchim lui tend la photographie.

En somme, le roman de Roth a réécrit l'histoire de Job pour rendre lisible la trop brève conclusion que le texte biblique lui avait donnée. On s'en souvient, dans la Bible, Job finit par être relevé : en un paragraphe, la santé lui est rendue, la richesse aussi, et de nouveaux enfants, en nombre égal aux enfants perdus, lui sont donnés ; ses nouvelles filles sont d'ailleurs les plus belles du pays. Et il vécut heureux et rassasié de jours jusqu'à sa mort... Mais c'est peut-être le passage le plus incompréhensible, le plus révoltant, de ce livre terrifiant : où sont les cicatrices de Job ? Comment ose-t-on nous raconter une histoire en U, comme si ce qu'avait vécu Job pouvait s'oublier, se réparer ? Dix nouveaux enfants remplaceraient donc les dix enfants morts ? Comment lire sans scandale le *happy end* de Job ? Et pourtant, dix nouveaux enfants peuvent rendre au bonheur celui que la mort des dix précédents avait retiré du monde. C'est précisément ce que l'histoire de Mendel Singer nous donne à éprouver. Le roman de Roth comble les lacunes

psychologiques du récit biblique : l'émotion et la joie qu'éprouve Mendel Singer en retrouvant son fils infirme, abandonné enfant en Russie et qu'il croyait mort, donnent l'intuition de ce que peut être un tel retour à la vie.

Dans la Bible, Job est restauré parce qu'il a réussi l'épreuve à laquelle il ignorait être soumis ; pour les lectures juives les plus modernes – post-Shoah –, réussir l'épreuve signifie qu'il n'a pas cédé, ni sur la dignité humaine (refusant jusqu'au bout de se reconnaître coupable quand il est innocent de son malheur), ni sur l'arbitraire de Dieu – comme l'illustrera encore, quelques années après Roth, cet autre Job qu'est le Yossel Rakover de Zvi Kolitz, invoquant ce Dieu auquel il refuse de cesser de croire même s'Il a « retiré sa face » du monde pendant qu'on massacrait les enfants. Mais la « récompense » de l'épreuve victorieusement surmontée pose un problème moral, que la concision de la conclusion biblique amplifie en malaise pour le lecteur moderne : si nous sommes encore alors dans une logique de rétribution, comment une restauration prétendrait-elle racheter l'énormité du malheur subi ? Un miracle est-il même acceptable ?

Avec plusieurs dizaines de siècles d'écart, le *Job* de Joseph Roth modifie notre sentiment de lecture, à nous modernes, face à la conclusion du Job biblique, en rendant possible une acceptation non théologique de la conclusion du récit biblique. En déplaçant l'angle de signification de l'histoire, de la légitimité morale du miracle à sa plausibilité émotionnelle, le récit de Roth aide à comprendre le *happy end*, à l'éprouver affectivement, sans en être scandalisé, sans l'invalider donc sur le plan moral. Et ce faisant, le roman de 1930 nous ouvre sans doute un chemin spirituel pour relire d'une lecture apaisée, même après Auschwitz, et même dans un monde sans Dieu, le livre biblique et ses béantes énigmes.